

sans doute les observations que tant d'autres voyages lui ont permises — à ce témoignage qu'il a rendu à l'esprit de sa race, et qui restera dans l'histoire, à savoir « que le catholicisme et la grandeur de la France sont deux choses inféodées l'une à l'autre et qui ne se séparent pas ». (Conférence de Besançon).

Lorsque M. Colin, le sulpicien qu'il avait particulièrement connu et apprécié et avec qui il était resté en relations suivies, vint à mourir à Montréal, en novembre 1902, M. Brunetière lui rendit un hommage sympathique et ému dans une lettre-article au *Gaulois* de Paris.

C'est dire qu'à notre tour, pour toutes ces raisons, nous en serons pas mal venus à déposer sur sa tombe une salutation respectueuse, modeste sans doute, mais pleine de sincérité et de gratitude.

* * *

M. Ferdinand Brunetière était né à Toulon en 1849. Il vint à Paris, sans fortune et sans protection, pour se préparer à l'Ecole Normale. Il échoua au concours de 1869. Après 1870, il connut la gêne et dut donner des leçons au cachet. Quand plus tard, il fut reçu à l'Académie française, il eut l'émotion d'entendre l'un de ses collègues raconter l'histoire d'une montre d'argent portée jadis au Mont-de-Piété par un jeune étudiant, qui ne voulait que vivre et travailler. Dès 1875, ses articles à la *Revue Bleue* et à la *Revue des Deux-Mondes* attirèrent l'attention. En 1886, il était nommé maître de conférences à l'Ecole Normale, et en 1893, il était élu à l'Académie française et devenait directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. L'intransigeance d'un ministre du Bloc l'empêcha, après sa complète conversion au catholicisme, qui fut retentissante et pourtant très sincère, de donner ses conférences en Sorbonne et d'occuper au Collège de France la chaire qui était due à son talent et à son mérite. Ce mérite il le multiplia et ce talent il le fit briller plus que jamais — et pour toujours — dans les combats